

1. Introduction

Ces matériaux relevés auprès de mes amis afghans constituent aussi mon témoignage de dialectologue, qui ne les retint qu'après les avoir relevés lui-même dans des situations privilégiées, les avoir entendus de la bouche même de ses interlocuteurs et avoir pu en parler avec eux. Ce travail, sans prétention ni à l'exhaustivité ni à l'objectivité, présente donc des matériaux aléatoires. Ils sont aussi fragmentaires. D'autre part, leur interprétation témoigne le plus souvent du vécu de mes informateurs ou reflète l'opinion d'autres Afghans qui ont bien voulu les commenter. Plus rarement apparaissent, dûment signalées, des précisions, des données *comparatives* et des références bibliographiques.

Tout cela est d'abord destiné à faciliter aux **Rūmī** (lit. étrangers originaires du pays de **Rūm**, c'est-à-dire la Rome de l'empire romain d'Orient, Byzance) leurs premiers contacts avec les villageois afghans ainsi que leur intégration dans les milieux où l'on parle le persan comme première ou seconde langue, soit plus de 70 % de la population.

Au cours des années, de nombreux voyages exploratoires m'ont permis de relever beaucoup de matériaux et d'en éprouver in situ l'efficacité langagière. Ceux-ci m'ont conduit, à partir de Kaboul, d'abord dans le **Lōgar**, à **Čarx-e Lōgar**, **Barakī-Barak** et **Barakī-Rājā** ; le long de la rivière du **Lōgar-Wardak** jusqu'à **Ormūḡ-kalē** et **Hakimxēl**, dans le **Paktyā**, à **Urgūn** et **Spēra** ; puis de **Ghaznī**, à **Kandahār**, **Farāh** et **Herāt** ; une autre fois le long du **Helmand** de **Gerešk** à **Čaxānsūr**, en passant par **Rōdbār**, **Bandar-e Kamāl-Xān**, **Zaranj**, **Kang** et **Ebrāhimābād** ; puis, par la route du centre, agrémentée de 32 cols à plus de 3000 m d'altitude, de **Kābol** à **Herāt**, en passant par **Behsūd**, **Panjaw**, **La'l-o Sar-jangal**, dans l'**Hazārajāt** ; au-delà de **Garmaw**, dans le territoire des **Firūzkōhī**, **Čagčarān**, le minaret de **jām**, **Češt-e Šarīf**, **Ōbē** et **Nāb** ; en Bactriane de **Qala-e Naw** à **Pol-e Xomri**, en passant par **Balx** (Balkh) et les quatre villages arabophones, jusqu'à **Tāšqorgān** ; le long du **Panjšēr** jusqu'au col de l'**Anjoman** à 4200 m et, de là, dans le **Badaxšān**, par **Sanglēc** et les mines de lapis-lazuli de **Sar-e Sang**, jusqu'à **Ēškāšem** et **Qāzideh** aux portes du **Wāxān** (Wakhan), etc.

NB. Franç *minaret* : cf. prs **monār** / **menār** / **monāra** (→ KIS 668), < turc RAS 338 **minarā**, **munara**, < ar **manāra** «phare», cf hb **nēr** «lampe», **menora**.

Quant à la localisation précise des toponymes → Carte A VIII 11, «Afghanistan. Sprachen und Dialekte», Wiesbaden 1984, Reichert.

Je tiens à rendre hommage à tous mes informateurs, en particulier aux regrettés **Šēr Mōmad** (Moḥammad) de Barakī-Barak, toujours sérieux comme un pape, **Aḥmad jān** de Čarx-e Lōgar, toujours gai, **Sefat-Mīr** de la vallée de Šotol, grand filou et loyal ami : «ils ont rendu leur âme» **jān-e-šān-rā dāda-and**, «puisse leur place être au paradis!» **jannat jāy-e-šān bāšad** !. Ils étaient mes frères et je suis profondément ému quand je pense à eux. Penser à eux, comme je le fais, me paraît un hommage plus émouvant qu'un beau discours. Ne dit-on pas que nous ne serons morts que lorsque plus personne ne pensera à nous ?

1.1. L'enquête dialectologique

Le dialectologue travaille sur le terrain, en milieu naturel, pour relever des parlers in situ et déterminer des frontières linguistiques. Ses relevés révèlent des formes de lan-

gues : des systèmes phonétiques, morphosyntaxiques et lexicaux qui sont utilisés dans un environnement plus restreint encore que celui des langues vernaculaires. Ils serviront ensuite de matériaux pour l'élaboration de travaux de linguistique géographique (plutôt que de «géographie linguistique»). Ceux-ci consistent d'abord à décrire et à comparer les différents dialectes dans lesquels une langue se diversifie et à fixer leurs frontières : c'est la dimension synchronique de la dialectologie. Elle consiste ensuite à étudier, dans un cadre géographique, les phénomènes de dialectalisation par lesquels une langue subit au cours de l'histoire diverses variations qui, à la limite, mèneront à l'apparition de langues différentes ; c'est sa dimension diachronique. Le dialectologue peut aussi décrire des parlers sans référence ni à des parlers voisins ni à des langues de même famille : il livrera alors des matériaux bruts à d'autres qui les interpréteront. Les isoglosses, reliant les points d'une région donnée où l'on passe d'un trait linguistique à un autre, permettront de délimiter des dialectes régionaux et de dresser des cartes phonétiques, morphologiques, syntaxiques, sémasiologiques et onomasiologiques.

Tout commence par le travail sur le terrain. Pour cela le dialectologue doit d'abord établir des relations directes avec les locuteurs plutôt que de passer par le truchement d'un interprète, il doit donc parler une langue connue de ses interlocuteurs. Mais il constate très vite que pour se faire accepter dans un village ou par une caravane la connaissance de la langue ne suffit pas. Il faut encore donner à ses interlocuteurs un sentiment de sécurité, gagner leur confiance par le choix des mots, l'évitement des expressions choquantes, l'emploi des formules traditionnelles et la connaissance de leurs représentations. Dans l'intimité des consciences le langage peut donc présenter tour à tour un versant choquant et un autre sécurisant.

Aujourd'hui les faits sociaux afghans sont marqués au fer rouge par l'impact d'un islam exacerbé par trente années de guerre. En effet, dans cette société musulmane encore proche du féodalisme tribal, la lutte pour l'indépendance a pris des dimensions nouvelles : elle a développé une matrice à la fois islamique et tribale qui marque profondément les mentalités et le langage.

Les interprétations reposent sur les déclarations de mes informateurs et sont, autant que possible, indépendantes de ma propre analyse. Le principe déontologique, qui m'a toujours guidé dans mes enquêtes, était simple mais impératif : comprendre d'abord l'autre, avant de se faire entendre.

Je tiens à préciser que j'admets par avance toutes les objections, toutes les corrections, tous les renseignements complémentaires que proposeront aussi bien les lecteurs riches de leurs propres expériences que les Afghans et les musulmans témoignant de leur vécu. Ils seront intégrés, bien entendu, dans une éventuelle réédition ou dans une autre publication. Ces matériaux, en l'état, pourront peut-être se révéler utiles aux interprètes, aux enquêteurs sur le terrain, à tous ceux qui recherchent un contact étroit avec leurs interlocuteurs afghans et désirent améliorer la qualité du dialogue dans des milieux ruraux, hélas aussi aux espions.

1.2. L'impact de la société sur la langue

Une société exerce sur la performance linguistique des locuteurs une double pression : l'une est négative puisqu'elle édicte des interdits et constitue le domaine d'un non-dit, qu'il convient d'explicitier, l'autre est positive dans la mesure où elle institue des obligations de langage, qu'il faut décrire des points de vue complémentaires de la forme et du fond.

Du fait de cette double pression, la performance est marquée par des atteintes au système de règles :

- par des hypercorrections (c'est souvent le cas d'emprunts et de néologismes), par exemple :

– la *jeep* = pš **ǰīp** > hypercorrection p/f = **ǰīf** !

– la *soupe* = pš **sūp** > “ “ = **sūf** !

Le pš ne disposant pas de phonème /f/, dans les emprunts au persan, au turc et à l'arabe, le locuteur paštophone contemporain lui substitue le phonème /p/. Ainsi, à prs **fārsī** «la langue persane» correspond pš **pārsī** et prs kb **fāl** (< ar **fa'l**) «présage» devient **pāl** en pš ! Or, en appliquant sans discernement la reconversion pš /p/ > prs /f/, paštophones et persanophones de niveau primaire, croyant rétablir des formes correctes, de fait fabriquent des formes barbares du type **ǰīf** pour la *jeep* et **sūf** pour la *soupe*, avec /-f/, alors que la forme originelle des emprunts comportait bel et bien /-p/ !

- par le recours à des étymologies populaires

– le *nylon* > prs dari **naylōn** ou **naylūn** > prs pop., kb, etc. **laylūn** (cf. ar **layl** «nuit»). Ce produit, au cours de la seconde moitié du 20^e s., a été l'objet d'une grande admiration, dont le mot **laylūn** porte la trace : 1) on l'apparente au mot arabe **layl** «la nuit» par opposition à **nahār** «la journée du lever jusqu'au coucher du soleil» et à **layla** «le jour de 24 heures» ; 2) du point de vue sémantique, **laylūn** a fini par désigner le premier choix, le fin du fin. J'ai ainsi relevé en 1963 à Kunduz, alors qu'il était question d'objets divers vus au bazar : **besyār laylūn as** «c'est très beau/très chic» en parlant de vêtements de coton ou de soie ; **čiz-e laylūn** «chose, objet de premier choix, de première qualité ou de toute beauté» en parlant de couteaux, de vaisselle, de tissus, etc. ; 3) j'ai même entendu pop. **i doxtar bisyār laylūn as** «cette fille est très jolie». Plaisant glissement de sens !

– l'hélicoptère : en dari KIS 730 **helikōptar**, devient pour mon informateur Sefat Mir en prs camp. et en parāčī **ali-kaftar** lit. «le pigeon d'Ali». Le sens littéral qui transparaît semble d'autant plus plausible à mes interlocuteurs que, d'une part, le pigeon **kaftar**, chez les chiites, symbolise le message du 4^e calife, 'Ali, cousin et gendre du Prophète, et que, d'autre part les gens du Panjšēr connaissent bien les hélicoptères de l'armée afghane qui souvent y viennent faire leurs exercices ;

– la faculté : en dari KIS 538 **fākūlta**, kb **fākōlta**, mais Sefat Mir, en prs camp. et en parāčī disait **fālōta** lit. «l'antre aux présages» ou «l'endroit où l'on dit la bonne aventure». Cette interprétation assez négative aux yeux des Panjšīrī traduit la méfiance des masses populaires et paysannes à l'égard de l'enseignement officiel offert dans les lycées de l'Afghanistan et à l'Université de Kaboul et réservé à une élite citadine, formée des grandes familles, des riches, des féodaux, de leurs clients et autres protégés.

D'autre part, comme on l'a vu, la société afghane et la culture qu'elle véhicule, interviennent pesamment sur les mentalités et les diverses représentations qui en découlent. L'analyse de cette pesée sur le langage et de ce qu'elle nous révèle sur la société est complexe. Pour cela nous ferons appel à des cas concrets tirés des matériaux aléatoires, relevés au hasard d'enquêtes dialectologiques, qui ont porté surtout sur le *fārsī* (persan populaire), le *paštō*, le *parāčī*, l'*ormuři* et l'*arabe* de Bactriane.

Pour le dialectologue ces interdits apparaissent d'abord dans le vocabulaire des parlars contemporains. Certains mots nouveaux en ont remplacé d'autres, plus anciens dont on attribue souvent la disparition à une interdiction qui aurait pesé sur les locuteurs à un moment donné de leur histoire. Ces vocables sont le plus souvent des formations descriptives ou des emprunts dont il convient de justifier l'origine. Il est donc nécessaire, dans chaque cas, d'étudier les conditions de leur apparition. De fait, des plantes, des animaux et des objets ont eu autrefois d'autres noms qu'aujourd'hui, mais quand peut-on attribuer leur substitution à un interdit (le cas de l'ours dans les langues slaves) et peut-on vraiment parler de tabou ? En tout cas le nouveau vocable est alors taxé de terme d'évitement. Ces interdits, relativement bien connus, ont été étudiés, dans divers contextes culturels, entre autres par MEILLET (1906, 1921), KRAUSE (1930), BONFANTE (1939), HEVERS (1946), EMENEAU (1948), BENVENISTE (1949, 1966), KRISS (1960, 1962), SANDOZ (1983) et par ELFENBEIN (2006). Il nous a paru intéressant d'évoquer leur impact, en Afghanistan, sur des parlars en usage au point de rencontre des civilisations irano-aryenne, indo-aryenne et central-asiatique, aujourd'hui profondément marqués par l'islam.

Mais il est parfois difficile de distinguer les termes d'évitement d'autres vocables du même type qui sont apparus pour nommer des *realia* dont la culture ambiante n'avait pas connaissance auparavant : ce sont tantôt des emprunts à la langue d'origine. Il en est ainsi de la « faucille » en *wakhi* (→ KIEFFER 1978), de calques comme le « poivre » en *ormuři* (→ KIEFFER 1972 a) et surtout de néologismes descriptifs comme le « pélican » en *kāboli* (→ infra 3.2.) qui, eux, ne sont pas nés d'un interdit. L'analyse au cas par cas réserve des surprises – ainsi en est-il du « lièvre » (a infra 3.3.) – et révèle la grande complexité du problème. La solution se trouve le plus souvent sur le terrain au cours de l'interrogatoire des témoins.

C'est sur le terrain aussi que l'on prend conscience que certaines choses ne devraient pas être dites. Si elles le sont quand même, apparaît la gêne *gereftāri*, née de la transgression de règles établies par la religion, par la morale ou, du moins, par la coutume.

De l'obéissance à de telles règles surgit l'autre versant de la pesée sociale qui est positive, c'est celle des obligations de langage. L'analyse de cette pesée, des points de vue de la forme et du fond, est utile à tous ceux qui ont besoin de comprendre et de comparer les mentalités.

Certaines choses doivent être dites par les locuteurs pour rester solidaires de la société à laquelle ils appartiennent ainsi que par ceux qui désirent s'intégrer dans une société d'accueil pour établir un dialogue fructueux. Ces obligations de langage sauvegardent les bonnes relations sociales : elles favorisent une « *gemütlichen Stimmung* », une atmosphère de confidentialité dont l'enquêteur comme l'interprète ont besoin pour faire oublier qu'ils appartiennent à une autre culture.

Dans le domaine des langues iraniennes, cet aspect positif de la pression de la société sur la performance langagière n'a guère été étudié jusqu'à ce jour ; on n'en a pas non plus, semble-t-il, établi de typologie. Or, en marge des enquêtes que j'ai menées sur le terrain sont apparus toute une série de termes d'évitement obligatoires, des formules apotropaiques, un système bien organisé de formules de politesse et de condoléances, une technique de désamorçage du blasphème et enfin toute une série de grossièretés.

Ces dernières, gratuites, sont utilisées par les jeunes gens pour meubler le silence (→ 5.25., 5.26., 5.27.).

En marge de ces catégories lexicales, portant la marque d'un interdit ou d'une obligation, se rattachent des mots et des phrases privilégiés par le locuteur populaire. Leur emploi comporte un signe : ils sont destinés à rassurer l'interlocuteur, à le mettre en confiance. Il n'y a pas là de véritable obligation de langage : leur oubli ne fait pas scandale, mais leur emploi est vivement conseillé, comme celui de l'appellatif **hamšira** «sœur (de lait)», quand on veut s'adresser à une femme (→ 5.6.).

L'analyse de cette pesée et de son impact sur la performance linguistique permet de mieux comprendre l'autre, de traduire son discours, d'analyser et de comparer les mentalités. Elle est cependant plus complexe qu'il n'y paraît au premier abord. Il est donc souhaitable de faire l'inventaire de cas concrets, en l'occurrence ceux qui sont relevés en Afghanistan, avant d'en échafauder la théorie.

1.3. Les circonstances de l'enquête

Mais comme mes langues d'enquête étaient le kâboli et plus rarement le paštō, les matériaux aléatoires appartiennent pour la plupart à ces deux langues. Les formules arabes et persanes ainsi que les explications d'ordre religieux sont celles des mollahs (j'ai adopté cette orthographe parce qu'elle est celle du Petit Robert, le dictionnaire préféré de mes lecteurs), des lettrés et des universitaires afghans qui ont bien voulu corriger et compléter mes matériaux. Pour la plupart d'entre eux, ils ont été relevés à la campagne chez des amis paysans, intelligents, patients et parfaitement illettrés. Aujourd'hui, au moment où l'Afghanistan vit une révolution culturelle qui fait que beaucoup de choses ne seront plus comme avant, il m'a paru souhaitable de publier des matériaux qui, dans trente ou soixante ans, pourront peut-être servir de données comparatives aux chercheurs de la nouvelle génération. C'est à eux, mais aussi aux étudiants dont il va être question bientôt, que sont destinées ces quelques remarques fort simples que d'aucuns me conseilleraient d'éliminer, tant semble élémentaire leur intérêt. Mais il est bon, à mon avis, de présenter à ceux qui sont nouveaux dans la carrière ou qui s'y destinent, que tout n'est pas si compliqué et que chacun, à la mesure de ses capacités et en harmonie avec sa formation de base, peut apporter sa pierre à l'édifice et gagner ainsi sa vie !

À vrai dire, j'ai pensé aussi à apporter une contribution, certes fort modeste, mais concrète, aux lectures recommandées aux étudiants à la recherche d'un emploi ou d'une spécialisation dans le magnifique domaine de la linguistique géographique. Là où la marche à pied est aussi importante que la découverte des maîtres qui ont travaillé à faire de la dialectologie une des branches les plus utiles de la déontologie des relations humaines, apparaissent pour moi les noms de Gilliéron, Jud, Jaberg, Benveniste, Redard,

Weinreich, Hotzenköcherli, Werlen. Ils m'ont tous apporté quelque chose d'inestimable par leurs publications ou lors de nos rencontres, le goût des contacts humains et celui de la recherche. À mon tour, sans cacher l'incomplétude de mon travail, je propose aux étudiants de trouver ici un témoignage concret sur les relations que l'on peut établir avec des milieux culturellement fort différents du nôtre, du moins au premier contact. Car ensuite s'ouvre un chapitre nouveau, celui de la façon dont nous vivons l'aventure du chercheur sur le terrain. Qu'on me permette simplement d'évoquer l'expérience faite par Gobineau en Iran (→ «Trois ans en Asie») : son analyse de la crise asiatique, sa passion pour le monde iranien (qui historiquement s'étend de l'Aral – je n'ose plus dire la «Mer d'Aral» – à la Grande Muraille de la Chine).

De tels matériaux apparaissent parfois dans l'Atlas linguistique de l'Afghanistan du regretté Georges Redard. Eux aussi méritent d'être analysés dans leur forme et dans leur fonction, car ils seraient utiles pour préciser divers points.

Après avoir enseigné, de 1950 à 1956, le français en Egypte et m'être initié à l'arabe des nomades, à la suite de la guerre de Suez, je suis arrivé en Afghanistan en 1957. Mais, à partir de 1960, converti à la dialectologie par Georges Redard, Georg Morgenstierne et Émile Benveniste, j'ai consacré tout mon temps jusqu'en 1981 à des recherches, patronnées par le CNRS (Paris) et, comme premier collaborateur, à l'Atlas Linguistique de l'Afghanistan (FNSR). Le plus clair de mon temps a été consacré à des relevés sur le terrain et à la détermination de frontières linguistiques. La pratique de la dialectologie présente la particularité de relever en milieu naturel des faits de langue enrobés dans des témoignages d'ordre anthropologique : on ne demande pas au témoin, le plus souvent illettré, de donner les formes de subjonctif ou de dubitatif dont il dispose dans son parler, mais on l'interroge, on le fait parler jusqu'à ce que ces formes apparaissent dans les phrases ou les textes qui constituent sa performance, c'est-à-dire la manifestation de sa compétence dans ses actes de parole. Dans le corpus ainsi constitué dans diverses situations de communication et grâce à la diversité des informateurs, j'ai pu noter des traces de tabous ainsi que des interdits et des obligations de langage qui se sont imposés à moi. Puis je les ai moi-même utilisés, dans ma manière de m'exprimer, comme un moyen de mieux m'intégrer dans les sociétés rurales dont je désirais relever les parlers.

D'autre part, pour replacer les faits linguistiques dans le milieu naturel qui les explique en partie, je me suis renseigné sur le mode de vie, les conditions économiques, les croyances de mes interlocuteurs. Cet interrogatoire a été rendu possible parce qu'il a su d'abord éveiller leur curiosité, afin de banaliser la mienne et la rendre acceptable aux yeux de tous. L'enquête cesse alors d'être un interrogatoire pour devenir un échange : je leur racontais l'Alsace et Paris, ils me racontaient le Badaxšān, le Lōgar, le Paktyā, le Helmand, puis Herāt et l'Hazārajāt ! Le cas de l'Afghanistan est particulièrement intéressant : 1) comme point de rencontre des impacts culturels de l'Iran, de l'Inde et de l'Asie Centrale ; 2) par son histoire, car c'est un pays du tiers-monde peu touché par le colonialisme, mais dont les masses laborieuses ont été longtemps exploitées plus encore par des seigneurs féodaux que par les étrangers ; 3) à cause de sa grande diversité ethnique (fédérations tribales, tribus et clans) et linguistique (32 langues se subdivisant en plus de cent dialectes) ; 4) en raison de l'impact de l'islam : en face d'une unité religieuse de surface, se profile en profondeur une subtile hétérogénéité où les traditions des sun-

nites, des chiites septimains et duodécimains, des minorités indiennes se superposent aux impacts anciens du chamanisme de l'Asie Centrale, de l'Iran et de l'Inde, diversité dont il ne faut cependant pas exagérer l'influence culturelle.

1.4. Dialectologie et distanciation (all. *Verfremdungseffekt*)

La recherche sur le terrain, les dialectologues comme les ethnologues le savent bien, exige une technique d'enquête dont chacun fixe les normes. Son objectif est de ne pas se laisser envahir, ni d'une façon ni d'une autre, par l'objet de sa recherche, par les sentiments qu'il inspire, l'admiration ou le dégoût qu'il provoque. Ainsi, pour ma part, j'ai toujours tenu à maintenir une distance entre mes interlocuteurs et moi-même. Cela m'était d'autant plus facile que je n'avais aucune conviction à défendre, aucune loi à imposer aux autres ni même de croyance à partager avec eux. Considérant leurs conceptions philosophiques comme étant du domaine exclusif de leur appréciation personnelle, j'ai toujours pensé que leurs croyances étaient toutes aussi valables et respectables que les miennes. Je les ai donc, acceptées et validées sans autre forme de procès. Mes matériaux en portent la marque car je n'ai jamais porté de jugement ni sur les attitudes, ni sur les croyances de mes interlocuteurs afghans, je les rapporte telles qu'elles m'ont été données, telles aussi que j'ai cru les comprendre.

D'autre part, je n'ai jamais établi de distinction, ô combien occidentale, entre croyances et superstitions : je n'ai d'ailleurs jamais employé le mot *superstition*, ni même donné mon avis à son sujet. Généralement je n'en avais pas. Cela m'a permis de me fondre dans les milieux aussi bien villageois que nomades, où l'on m'a toujours accepté comme un **rūmī** connaisseur respectueux de l'islam, si bien que j'ai dû parfois m'expliquer sur mon refus d'entrer dans la communauté des croyants.

Souvent aussi, après une longue journée de travail, à mon tour j'étais interrogé par mes hôtes. J'ai alors toujours pratiqué le discours vrai. Les deux seuls points sur lesquels je leur ai menti – et je leur en demande pardon aujourd'hui – étaient destinés à faciliter mes contacts avec eux. Alors que je n'avais qu'un fils, je prétendais en avoir «cinq-six», c'est-à-dire six, mais que d'avance j'acceptais que le Tout-Puissant m'en enlevât un à l'instant même où je parlais (→ 4.11). Ces garçons me valaient un surcroît de considération. D'autre part, bien que je sois agnostique, j'ai souvent affirmé publiquement ma foi en Dieu et dans ses Prophètes, en employant la terminologie traditionnelle, formules et invocations) (→ 5.9., 5.17). J'ai dit, en persan et en public, la prière qui rendait **ḥalāl** «licite» le poulet que mon ami Sefat Mir était en train de saigner et j'ai dit, en persan et en public, des prières d'action de grâce à la fin d'un repas, après que tous les regards se furent portés sur moi (était-ce pour juger de ma piété ou pour m'honorer ?). C'était un geste d'amitié à l'égard de mes hôtes, une déclaration de fraternité, alors que l'aveu de mon agnosticisme m'aurait fait passer pour un **rūsi-ye bē-dīn** «un Russe sans religion», ce qui aurait rompu notre sincère complicité.

1.5. Représentations et connotations

Le dialectologue désireux de bien comprendre le discours de son interlocuteur doit pénétrer le domaine de ses représentations. La représentation est dans la perspective saussurienne l'apparition de l'image verbale mentale chez le locuteur.

L'analyse de cette image, dans une culture donnée, peut révéler le contenu émotionnel du vocabulaire : c'est la base du sens connotatif. La connotation se manifeste dans les niveaux de langue, les tabous linguistiques et le degré d'intensité des formes linguistiques : c'est au chercheur d'obtenir les matériaux adéquats au cours de l'enquête proprement linguistique, où il donnera une place de choix au dialogue, agissant en complicité avec l'informateur.

